

Anthony Benezet, *Une histoire de la Guinée*, éd. Marie-Jeanne Rossignol et Bertrand Van Ruymbeke, Paris, Publications de la Société Française d'Étude du Dix-huitième Siècle, coll. "Collection Dix-huitième siècle", 2017, 199 p.

Bienvenue, la réédition du célèbre pamphlet de Benezet s'inscrit dans la renaissance des études africanistes à l'âge classique qui, depuis au moins une décennie, s'intensifie à travers des recueils d'articles (*L'Afrique du siècle des Lumières*, 2009 ; *L'Afrique, Dix-huitième siècle*, 2012 ; *Continuités et ruptures des sources du savoir sur l'Afrique aux 17^e et 18^e siècles*, *Les Cahiers du GRREA 17/18*, 2017), des essais (Andrew Curran, *L'Anatomie de la noirceur. Science et esclavage à l'âge des Lumières*, 2011-2017 ; Rachel Danon, *Les Voix du marronnage dans la littérature française du 18^e siècle*, 2015 ; David Diop, *Rhétorique « nègre » au 18^e siècle : des récits de voyage à la littérature abolitionniste*, 2018), des monographies (Alyssa Goldstein Sepinwall, *L'Abbé Grégoire et la Révolution française : les origines de l'universalisme moderne*, 2008 ; Maurice Jackson, *Let This Voice Be Heard : Anthony Benezet, Father of Atlantic Abolitionism*, 2010 ; Linda Heywood, *Njinga of Angola. Africa's Warrior Queen*, 2017), et des rééditions d'œuvres critiques (Antonio Cavazzi, *Njinga, reine d'Angola*, 2010 ; Jean-François de Saint-Lambert, *Ziméo*, 2017 ; Aphra Behn, *Oronoko, ou l'Esclave royal*, 2017).

Dans l'émergence de ce savoir longtemps occulté par la recherche, qui renouvelle l'histoire et l'imaginaire d'un continent et de ses peuples, Benezet (1713-1784) occupe une place essentielle et singulière. Fils d'une famille huguenote persécutée par la bigote France du Roi-Soleil, il émigre à Philadelphie et y devient le quaker le plus militant de son temps pour la cause des Africains noirs et l'abolition – progressive – de la servitude. Parmi les nombreux pamphlets édités à partir de 1760 par cet enseignant philanthrope et humaniste, *Une histoire de la Guinée* (1771) s'impose comme le point culminant de sa pensée déterminée et acérée, jusqu'à devenir, selon la formule des préfaciers, « la Bible de l'antiesclavagisme anglo-américain au 18^e siècle » (p. 29). Une « Bible » idéologique et politique qui armera les campagnes abolitionnistes de Thomas Clarkson en Angleterre, puis de Jacques Pierre Brissot en France (qui ne parvint pas à la faire traduire), et inspirera la négrophilie de l'abbé Henri Grégoire. Condensant une myriade de sources hétérogènes, ce texte en deux parties – l'une composée par Benezet, l'autre d'extraits d'antiesclavagistes anglophones – offre un coup d'œil synthétique et subjectif sur les savoirs et fantasmes touchant l'Afrique et les Africains, tels que l'époque pouvait les concevoir. Loin des *Histoires*, *Descriptions* et *Collections* européennes à vocations totalisantes qui, dans l'esprit encyclopédique, aspiraient à faire masse, Benezet veut faire mouche. Autant qu'instruire et susciter l'empathie sur son juste combat, il désire convertir les esprits et intervertir les rapports de forces, promouvoir une « colonisation nouvelle », fondée sur des relations « éclairées » et équilibrées entre les peuples (p. 43). Pour ce faire, il sélectionne soigneusement ses références et brosse un portrait manichéen des relations entre Africains et Européens, rangeant les uns du côté des vertueux, les autres du côté des vicieux. Dans une sorte d'idylle rousseauiste, il décrit ainsi des sociétés harmonieuses, prospères, pacifiques, innocentes et heureuses, radicalement opposées à des peuples soi-disant chrétiens et civilisés, identifiés à des fauteurs de guerres, des exploitateurs et des tourmenteurs.

L'idéalisation d'une telle partition n'a bien sûr pas échappé à l'historiographie moderne, dont les préfaciers se font partiellement et partialement l'écho. Nul africaniste n'ignore en effet aujourd'hui le rôle et l'implication de certains Africains qui, dans les ports et à l'intérieur des terres, collaborèrent avec le « Dieu du gain » du commerce triangulaire (p. 184). L'humain étant toujours et partout identique à lui-même, des dignitaires et des mercenaires locaux profitèrent des demandes croissantes en main d'œuvre du Nouveau Monde pour accroître leurs fortunes et

leurs pouvoirs. Toutefois, si une institution de l'esclavage était depuis longtemps répandue en Afrique et que l'histoire doive désormais s'écrire « à parts égales » (John Thornton, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World, 1400-1800*, 1998 et Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre, Orient-Occident (16^e-17^e siècle)*, 2014), cette équité de traitement échappe aux préfaciers qui étayaient longuement la thèse que « les Européens ne forcèrent pas les Africains à participer à la traite » en la déployant à tout le continent (p. 45). On imagine sans peine le tohu-bohu et le scandale que susciterait ce type de propos dans un amphithéâtre aux Caraïbes, à Luanda, à Ouidah, à Lagos ou sur l'île de Gorée... Situer presque sur le même plan l'esclavage africain et européen, sans distinctions structurelles, temporelles et territoriales, ne relève certes pas de la nouveauté : de l'âge classique à nos jours, nombreux furent ceux qui répandirent de bonne ou mauvaise foi ce lieu commun révisionniste. Pour le battre en brèche, il aurait suffi de lire les historiens ayant exploré le sujet. Depuis un demi-siècle, Joseph Ki-Zerbo, Yves Bénéot, Marcel Dorigny, John Thornton ou Linda Heywood ont assurément et clairement différencié les conditions de vie des esclaves œuvrant dans les plantations occidentales du sort des captifs africains évoluant sur leurs terres. On sait que les premiers, au mieux considérés comme des meubles, étaient traités dans les pires conditions : quoique variables selon les époques, les lieux et les propriétaires d'exploitations, les rythmes de travail se révélaient insensés, les châtiments démesurés, les existences mutilées et écourtées ; ce que rappelle bien Benezet pour les colonies britanniques. Dans la sphère d'action lusophone, Heywood démontre comment les Angolais étaient contraints de fournir quantités d'esclaves à travers d'écrasants tributs exigés par les Portugais, tributs impossibles à régler, la population et les ressources du pays ayant été décimées par les luttes de conquêtes et la traite (Njinga, chap. 4, « Treacherous politics », p. 85-113). On se remémore moins les seconds, prisonniers de guerre, criminels, voleurs, asociaux, débiteurs insolubles ou enfants d'esclaves, qui servaient comme agriculteurs, domestiques ou soldats, étaient dotés de droits civiques et de propriétés, jusqu'à pouvoir assurer l'intérim d'un chef. Au royaume de Kongo, leur intégration était telle que le père désignait son esclave par le mot *nvana*, l'enfant, le fils. Et pour nommer « un vrai fils on employait l'expression enfant du ventre » (Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, 1972, p. 208). Autant de réalités avérées que Benezet pressent en évoquant un esclavage coutumier « plus doux » (chap. VI) et que les éditeurs, en déformant la pensée de Thornton, passent sous silence.

Enfin, sans nous étendre ici sur les millions de Noirs déportés et sacrifiés, les bouleversements fondamentaux endurés par des sociétés africaines saignées à blanc, ou l'Occident qui s'enrichit considérablement et durablement par cette pratique infâme structurée par la violence, les basses manœuvres politiques et la chrétienté, soulignons que « l'histoire à parts égales », dans cette réédition dite savante et malgré tout bienvenue, aurait pu s'écrire plus justement. Comme le constatait Édouard Glissant, « l'esclave de l'esclavage est celui qui ne veut pas savoir » (*Le Discours antillais*, 1981, p. 129).

Recension par Patrick Graille, in *Dix-Huitième Siècle*, n° 50, 2018, p. 670-671.

<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2018-1-page-663.htm>